



## **Sentiers de l'Ardenne** **Tour du Luxembourg belge** (234,1 km)

**Neufchâteau – Libramont – Marche-en-Famenne – Martelange – Neufchâteau**

**Variante n° 1 - Chenogne - Marbehan** (49,1 km)  
**Chenogne - Sûre - Léglise - Marbehan**

**Variante n° 2 - Bodange - Neufchâteau** (34 km)  
**Bodange - Fauvillers - Bernimont - Neufchâteau**

**Liaisons entre le GRP 151 et les gares de  
Neufchâteau, Grupont, Forrières, Rochefort-Jemelle,  
Marloie, Marche-en-Famenne et Habay-la-Neuve**

**Liaisons entre le GRP 151 et l'AJ de Champlon**

**Liaisons entre le GRP 151 et  
le GR 15 à Martelange, le GR 16 à Suxy et le GR 17 à Ambly**

La collection « Sentiers de l'Ardenne » réunit :

GR® 14 - De l'Eifel aux Ardennes françaises

GR® 15 - De la Lorraine belge à l'Eifel

GRP 151 - Tour du Luxembourg belge

2e édition remaniée et enrichie



## QRC 1 - Pour en savoir plus sur Libramont

L'origine du nom Libramont, devenu Libramont-Chevigny depuis la fusion des communes en 1977, ne laisse, à première vue, planer aucun doute: un lieu qui a reçu des franchises, synonymes de libertés (« libra ») au Moyen Âge et situé sur une hauteur (« mont »). La légende attribue cette largesse à Ermesinde, comtesse du Luxembourg, dans la première moitié du 13<sup>e</sup> siècle. En réalité, selon les spécialistes de l'étymologie, Libramont vient du germanique « mont de Liebrard », une forme altérée de « Liebrand ». Quant à une charte de franchise, on n'en trouve nulle trace.

Au 19<sup>e</sup> siècle, Libramont n'était qu'un hameau. La localité a été révolutionnée, le mot n'est pas trop fort, par le chemin de fer. Certes, sa position de croisement de plusieurs routes était déjà un atout, mais c'est l'inauguration de la ligne Bruxelles-Luxembourg en octobre 1858 qui va modeler sa destinée. Élevée au rang de gare, elle va devenir un nœud ferroviaire, avec un réseau de lignes reliant Bastogne, Dinant et Virton.

Installé sur un des hauts plateaux de l'Ardenne, au même titre que Bastogne ou Neufchâteau, Libramont a vu sa population doubler dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle pour atteindre 700 habitants en 1900. Elle en compte aujourd'hui 11.500 (en additionnant les habitants des sept autres villages de l'entité). Son territoire, le cinquième le plus étendu de Wallonie, est voué en priorité à l'agriculture et particulièrement à l'élevage (50%) et aux forêts (40%).

Dans les dernières décennies, Libramont a connu un développement important, mais quelque peu anarchique. Les entreprises s'y sont installées dans le sillage de L'Oréal (1975) et de la Laiterie des Ardennes, société coopérative qui regroupe aujourd'hui 2000 producteurs. Délisalades, fondée en 1988, pour sa part, emploie une trentaine de personnes. Attirés par cette expansion, de nombreux commerces et services ont vu en cette cité l'occasion de se développer.

Mais, ce qui fait la renommée internationale de Libramont, c'est sa Foire agricole annuelle (dernier weekend de juillet). Créée en 1926, elle voulait alors promouvoir le cheval de trait ardennais et ses éleveurs. Chaque année, 650 exposants et 3500 animaux en font, pendant quatre jours, un terrain de concours, de démonstrations, mais aussi une kermesse. À cela s'ajoute, tous les deux ans, une rencontre en forêt pour les professionnels, qui ont ainsi l'occasion de découvrir les nouveautés en matière de matériel forestier. Rencontres et échanges virent parfois à la contestation, car la Foire est le lieu privilégié pour assurer la publicité des revendications du monde agricole.

L'histoire et la mise en valeur de la nature ne sont pas en reste. Dans le centre, le Musée des Celtes permet de découvrir ces anciennes populations de l'Ardenne. Un Parc paysager de 25 hectares (au sud du champ de la Foire) et un autre, forestier celui-là (à 1 kilomètre de la gare), regorgent d'idées « nature » et de loisirs verts. Et que dire des multiples promenades !

Mais il serait indécent de terminer cette rubrique sans faire une place à part à Marie Howet. Cette grande Dame connue pour ses peintures s'est essayée aussi avec succès à la littérature et la poésie. Née à Libramont en 1897, elle mourut à Rochehaut, où elle avait planté son chevalet en 1984. Le Centre Culturel lui consacre toute une salle. Difficile de lui attribuer une étiquette, car elle a puisé aussi bien dans le fauvisme que l'impressionnisme et l'expressionnisme qui domine tout de même. Proche de Camille Barthélemy et Albert Raty, sa peinture figurative traduit bien son Ardenne, mais elle a aussi été inspirée par la lumière grecque et les paysages irlandais. Encore jeune artiste, elle fut la première femme à recevoir le convoité « Prix de Rome », en 1922.



Le LEC (Libramont Exhibition et Congres) inauguré en 2012.

## **QRC 2 - Pour en savoir plus sur Banalbois**

Depuis 1976, le Centre d'Accueil de Banalbois, à quelques dizaines de mètres du GRP, héberge des hommes en difficulté sociale avec un objectif de réinsertion (régularisation administrative et judiciaire, soutien psychologique, recherche d'un logement...). À côté de l'accompagnement individuel des personnes, l'accent est mis sur la qualité de vie et sur des espaces de vie collectifs accueillants.

Le bâtiment principal, le Château, a été construit en 1897 comme maison privée et a connu plusieurs destinations. De 1950 à 1958, il est même devenu une auberge de jeunesse fort prisée ! Laissé à l'abandon, il est racheté par la Province de Luxembourg en 1975, puis, après rénovation, mis à disposition du Centre d'Accueil.

## QRC 3 - Pour en savoir plus sur l'industrialisation de Poix-Saint-Hubert

Jean-Claude Lebrun

Le petit hameau de Poix, bien enchâssé au plus profond de la vallée de la Lomme, n'a pu développer ni agriculture ni élevage tant la plaine alluviale est réduite à sa plus simple expression. Les abbés de Saint-Hubert puis l'industriel Louis Zoude y ont pourtant déployé beaucoup d'activités : la Lomme ou ses affluents leur offraient une énergie gratuite et renouvelable.

De nombreux étangs assuraient l'alimentation régulière en eau et la forêt, en charbon de bois. Lorsque le chemin de fer de la grande compagnie du Luxembourg fut concédé en 1846 au groupe anglais Clossman et consorts, il restait une grande méfiance à l'endroit de ces chevaux à vapeur. C'est ainsi que des bourgades comme Marche, Rochefort ou Saint-Hubert ne se trouvèrent pas sur le tracé étudié pour relier Bruxelles à Luxembourg. La conséquence directe en fut le développement de localités riveraines du rail, Marloie, Jemelle, Longlier, Libramont et Poix.

En 1847, un négociant de Libin, Jacques Kauffman, obtint l'autorisation, de construire un moulin à farine et une scierie à Pont de Libin. À Pont à Lomme, un tanneur de Saint-Hubert, Frédéric Bockholtz, installa une scierie puis un moulin à tan. Celui-ci réduisait les écorces de chêne en poussière qui, délayée dans des fosses, servait à rendre le cuir imputrescible. À la Sartaine, Léopold Zoude obtint l'autorisation de construire un moulin à scier le bois, dès 1830. Trente ans plus tard, Louis Zoude y installa une fabrique de pâte à papier. Sa veuve continua l'exploitation et installa une usine pour la carbonisation et la distillation du bois en vase clos. Une autre usine, appartenant à Alphonse Minette, servait à la mouture de scories de déphosphoration à intégrer dans les engrais. Elle occupait neuf ouvriers et produisait 20 tonnes par jour. Au confluent de la Lomme et du ruisseau de Poix, Maximilien Zoude installa un moulin à farine et une scierie hydraulique. Son petit-fils Louis a développé ce site en y ajoutant une seconde scierie en 1861. Une troisième scierie a été installée au lieu-dit Frémomme (commune d'Arville), un peu en aval de la seconde.

À Daimont, Louis Zoude reçut l'autorisation d'installer une fabrique de pâte à papier, en 1861. Elle fonctionnera jusqu'en 1907 avant d'être reconvertie en centrale électrique. À Pont à Smuid-Sainte Adeline, Louis Zoude, toujours lui, possédait une autre usine de pâte à papier. Elle sera convertie plus tard en centrale électrique qui desservait les huit villages les plus proches. Deux centrales y fonctionnaient toujours en 1984 et livraient leur électricité à Unerg. Cette forme d'énergie douce ne représentait que 3 % de la production de cette société.

Cette incroyable activité a connu son heure de gloire pendant quelques décennies (142 ouvriers en 1905). Maintenant, la nature a repris ses droits. Le château de Louis Zoude construit en 1860 à proximité du camping semble anachronique. Ces ruines font peine à voir ! Dans le site de la Sartaine, il ne reste que les traces des fours de carbonisation. Depuis, on a aménagé une nouvelle centrale électrique utilisant l'étang de Poix comme réserve d'eau pour alimenter ses turbines.

Les trains continuent à passer, mais ils n'amènent plus d'industriels entrepreneurs ; chaque matin, ils emmènent vers les villes des navetteurs qui discutent... des fermetures d'usines, mais dans d'autres régions !

## QRC 4 - Pour en savoir plus sur les glacières

La glacière européenne la plus courante est composée d'une cuve maçonnée enterrée, équipée d'un puisard permettant d'évacuer les eaux de fusion. Elle a généralement une forme tronconique ou cylindrique choisie parce que, à volume égal, elle offre à l'air une surface moindre, ce qui limite au maximum la déperdition. Ce type de glacière est couvert d'une coupole maçonnée, parfois d'une simple voute ou d'une charpente recouverte de chaume. À Mirwart, la voute est surmontée d'une épaisse couche d'argile, elle-même recouverte de cendre de charme pour neutraliser les odeurs!

L'accès à la cuve s'effectue par une succession de portes de petites dimensions, formant sas, afin de limiter la pénétration de l'air chaud. Ces entrées sont orientées au nord pour éviter l'insolation de la glace. Pour les mêmes raisons, les glacières peuvent être entourées d'arbres donnant une ombre épaisse, des tilleuls par exemple, et l'extrados de la coupole est recouvert de terre formant un monticule.

En hiver, on y déversait la glace prélevée sur les étangs alentour. La conservation des aliments était leur raison d'être principale. Il en existait donc principalement à proximité des châteaux. Plus tard, les fermes, les brasseries, les boucheries puis les restaurants y eurent recours jusqu'à l'arrivée des réfrigérateurs électriques.



La glacière de Mirwart.

## QRC 5 - Pour en savoir plus sur le château de Mirwart

Au Moyen Âge, Mirwart, c'était quelque chose ! Le château, construit sur une butte dans une boucle de la Lomme, avait fière allure et en imposait.

Son origine remonte à une forteresse bâtie avant 955, sans doute par les moines de Saint-Hubert qui firent (re)construire une tour pour y loger leur avoué.

Sous l'Ancien Régime, il appartiendra à de puissantes familles : les de la Marck, les d'Arenberg, les de Croÿ qui chargeront un fidèle officier de gérer les 24 villages qui formaient la seigneurie. Mirwart entretint des relations tumultueuses avec sa voisine, l'abbaye de Saint-Hubert : procès innombrables quant aux droits forestiers et conflits d'autorité relatifs à l'avouerie empoisonnent les relations entre les deux seigneuries.

Son histoire est assez agitée et il changea plusieurs fois de propriétaire. Après de nombreuses vicissitudes, le château et la seigneurie sont achetés par la famille des de Smackers, affairistes liégeois récemment anoblis, qui le reconstruisent de fond en comble dans son aspect actuel (1706-1734). À l'extinction de la famille, l'ensemble est acquis par Aimé Gabriel d'Artigues, propriétaire des verreries de Vonêche et fondateur des cristalleries de Baccarat (Vosges). Se succédèrent ensuite les Van der Linden d'Hoogvoorst et la famille Darrigade, pour aboutir en 1891 à la famille von der Becke qui, à son tour, cède le tout à la Province de Luxembourg en 1951. Il allait encore connaître des péripéties. En effet, après une dernière campagne de restauration, laissé à son triste sort, il fut peu à peu abandonné. Les vandales et les pillards s'empressèrent dès lors de détruire ou d'emporter une grande partie des décorations intérieures.

L'actuel propriétaire y a aménagé des résidences luxueuses, des thermes, une salle de concert, un restaurant...



Le château de Mirwart lors des travaux de sa restauration .

## QRC 6 - Pour en savoir plus sur Nassogne

À la limite de l'Ardenne et de la Famenne, Nassogne est une bourgade au passé ancien et prestigieux. En bordure de la chaussée romaine Bavay - Trèves (voir p. XXX), la commune tire son nom de la fontaine Nassonia à proximité de laquelle un village se créa dès le début du premier millénaire. Sous l'Empire romain, il portait le nom de Nassionacum. Son histoire est mêlée de légendes.

Vers l'an 600, Monon, moine écossais vint évangéliser nos ancêtres. Il fit construire une chapelle et son renom se répandit. Il attirait beaucoup de partisans, mais aussi de nombreux ennemis et fut assassiné vers 636. La légende raconte que devant lui un porc déterra une clochette dont Monon se servait pour appeler les fidèles à la prière.

Au 7<sup>e</sup> siècle, Jean l'Agneau, évêque de Tongres, fit bâtir une église qui deviendra collégiale par la faveur de Pépin Le Bref. On raconte en outre que ce dernier, de passage à Nassogne avec ses troupes assoiffées, frappa le rocher de son épée et en fit jaillir une source limpide qui porte aujourd'hui le nom de « La Pépinette ».

Dans cette région largement agricole, saint Monon est invoqué comme protecteur des fermiers, des animaux de la ferme et des récoltes. Le grand pèlerinage à saint Monon, dit « des Remuages », a lieu à Nassogne tous les ans le dimanche qui suit la fête de l'Ascension. La châsse contenant les reliques du saint est portée en procession à la chapelle Saint-Monon, lieu présumé de son assassinat, avant d'être ramenée à la collégiale, d'origine romane.



La collégiale de Nassogne.



Le peintre Richard Heintz (1871-1929), un peu oublié aujourd'hui, a souvent représenté des paysages ardennais, notamment de la région de Sy, sur l'Ourthe. Sa palette, impressionniste, étonnait par ses audaces de coloris. Ses « bleus » étaient particulièrement appréciés. Il vécut à Nassogne de 1926 à 1929.



© Tous droits réservés

R. Heintz, Vieille forge à Nassogne.

## QRC 7 - Pour en savoir plus sur le CET

Un centre d'enfouissement est une décharge conçue pour le stockage de déchets ultimes en minimisant les risques de pollution ou de contamination de l'environnement.

Les décharges contrôlées sont un des moyens (avec l'incinération) de répondre au problème de l'accumulation de déchets dangereux ou peu, pas (déchet ultime) ou trop coûteusement recyclables. De nombreux centres anciens installés dans d'anciennes carrières ou manquant de barrière étanche sont sujets d'inquiétudes en tant que source potentielle ou avérée de pollution vers les sols et les nappes, voire vers l'air et comme source significative de méthane, contribuant au dérèglement climatique, ou source de risque d'explosion et d'incendie en cas de forte sécheresse. Les centres d'enfouissement sont de plus en plus sécurisés (mais aussi plus coûteux) et ne devraient plus accepter que des déchets ultimes, c'est-à-dire ne pouvant être recyclés ou valorisés par d'autres filières (ressourceries, recycleries).

Un centre de stockage moderne consiste généralement en un ensemble de casiers creusés dans le sol et étanchés par une géomembrane où sont déversés les déchets. Les casiers, une fois pleins, sont recouverts par un matériau étanche et un système de drainage des percolats et de captage du biogaz (explosif et puissant gaz à effet de serre) créé. Au pire, le biogaz est éliminé par une torchère afin d'éviter le rejet du méthane dans l'air. Au mieux, il est valorisé en chaleur et/ou en électricité. Le site du CET de Tenneville est implanté au lieu-dit «Al Pisserotte», en pleine zone forestière. L'exploitation a débuté en 2006. Le permis d'exploiter court jusqu'au 27 mars 2023. Cependant, suite à l'annulation du permis d'exploiter par le Conseil d'État, le 30 décembre 2014, plus aucun déchet n'est enfoui à Tenneville.

La superficie des zones d'enfouissement des déchets est d'environ six hectares en cours d'exploitation et environ huit hectares, pour l'extension. La capacité initiale était d'un million de mètres cubes. La capacité de stockage de l'extension est fixée aussi à un million de mètres cubes.

D'après [http://environnement.wallonie.be/data/dechets/cet/09ten/09\\_OC.htm](http://environnement.wallonie.be/data/dechets/cet/09ten/09_OC.htm).

## QRC 8 - Pour en savoir plus sur la ligne de partage des bassins du Rhin et de la Meuse

Sibret se trouve quasi sur la ligne de partage des eaux Rhin-Meuse. La Sûre que le randonneur va bientôt longer fait partir du bassin de la Moselle (sous-bassin du Rhin).

Bassins et sous-bassins hydrographiques en Wallonie



Les bassins hydrographiques  
© Atlas de Wallonie.

## QRC 9 - Pour en savoir plus sur « Zone Ramsar »

Signée à Ramsar, ville d'Iran, en 1971, la « Convention a pour mission de favoriser la conservation et l'utilisation rationnelles des zones humides par des mesures prises au plan national et par la coopération internationale, comme moyen de parvenir au développement durable dans le monde entier ».

La vallée de la Haute-Sûre a été retenue pour son caractère remarquable. « Outre les espèces typiques des zones humides, telles que le comaret, le trèfle d'eau ou encore la linagrette à feuille étroite, on trouve l'une des rares stations d'épipactis des marais ainsi que du pédiculaire des marais au Luxembourg. La faune est remarquable en raison de la présence confirmée de la loutre, espèce très rare dans la région, et de la moule perlière. Signalons l'importance de la queue de retenue du barrage de la Haute-Sûre pour de nombreuses espèces de l'avifaune aquatique grâce à sa relative quiétude et du type de milieu rare pour la région. Il faut, en particulier, relever la présence de la cigogne noire. »

La Convention de Ramsar n'est pas un dispositif légalement contraignant. Elle implique toutefois la mise en place d'un comité de gestion et la mise en œuvre d'un plan de gestion. C'est l'équipe du Parc naturel Haute-Sûre Forêt d'Anlier qui est en charge de cette mission.

D'après <http://environnement.wallonie.be/publi/dnf/ramsarancien.pdf>



Le comaret  
© Natagora - P. Hauteclair.

## QRC 10 - Pour en savoir plus sur LIFE Loutre

Un projet LIFE Loutre a été réalisé entre 2005 et 2010, dans les sites Natura 2000 des bassins hydrographiques de l'Our, de l'Ourthe et de la Sûre, vaste territoire transfrontalier belge et luxembourgeois.

La loutre est un mammifère majoritairement piscivore. Son régime alimentaire est constitué de 50% à 90% de poissons, le reste étant des batraciens, des petits mammifères, des crustacés et même parfois des oiseaux. La loutre pêche principalement en solitaire même si de temps à autre elle chasse en bande. Les jeunes loutres mangent, par jour, jusqu'à 700 grammes et les adultes jusqu'à 1 kilo.

En région tempérée, la loutre n'hiberne pas. Dépourvue de réserves importantes de graisse, elle doit aussi chasser en hiver. C'est un animal très joueur qui s'amuse souvent avec ses proies, elle les entraîne dans des petites baies, peu profondes, pour faciliter sa tâche.

Lors de ses plongées, ses oreilles et ses narines sont obstruées, elle perd donc son odorat et son ouïe, ce qui handicape sa chasse. Cependant, elle est munie de vibrisses (moustaches rigides) fort sensibles aux vibrations. Grâce à cela, elle parvient à repérer sa proie avec les ondulations de l'eau émises lors de sa fuite. Grâce à de puissantes pattes palmées (avant et arrière), la loutre est une excellente nageuse, mais elle se déplace aussi volontiers à terre, le long des berges ou à proximité. Dans de nombreux pays, les loutres ont disparu de tout ou partie de leurs aires naturelles de répartition, de même que les castors qui partageaient leur milieu de vie.

Le problème de la loutre est aussi celui de la rivière : la bonne gestion des berges est indispensable. Si l'on veut lutter contre l'érosion, il faut restaurer une ripisylve<sup>(\*)</sup> de qualité, c'est-à-dire stabiliser les berges des rivières en y plantant des espèces dont les racines se fixent profondément. Ces racines constituent des caches appréciées par les poissons, ce qui en augmentera la quantité.

La loutre a l'habitude d'installer son terrier (appelé caliche) sous les racines d'un gros arbre avec accès direct à la rivière. Mais des caches lui sont aussi nécessaires lorsqu'elle chasse et se déplace. La présence de saules et de pruneliers lui convient particulièrement.

\*La ripisylve désigne les formations végétales qui se développent sur les bords des cours d'eau ou des plans d'eau situés dans la zone frontière entre l'eau et la terre. Elles sont constituées de peuplements particuliers en raison de la présence d'eau sur des périodes plus ou moins longues : saules, aulnes, frênes en bordure, érables et ormes en hauteur, chênes pédonculés et charmes sur le haut des berges.

D'après [www.actu-environnement.com](http://www.actu-environnement.com).



La loutre © Natagora - R. Dujardin

## **QRC 11 - Pour en savoir plus sur Martelange, le Moulin Kuborn et le Parc naturel de la Haute-Sûre et de la Forêt d'Anlier**

### **Martelange**

À Martelange, cité frontalière partagée avec le Grand-Duché, l'hôtel de la Maison Rouge était, dit-on, un endroit idéal pour les fraudeurs et contrebandiers de l'époque. Ils pouvaient passer d'un pays à l'autre avec leurs marchandises, sans quitter la maison, la ligne-frontière passant par... la cuisine!

Les touristes sont arrivés assez tôt à Martelange. Dès les environs de 1850, ils fréquentent l'auberge de la Croix d'Or, un ancien relai de poste (1753) sur la chaussée Marie-Thérèse, transformé actuellement maison de retraite.

Le village est connu pour la route N4 qui le traverse et fait office de frontière avec le Grand-Duché. Étant donné la différence de fiscalité entre les deux pays sur les carburants, l'alcool et les cigarettes, côté luxembourgeois, se trouvent bon nombre de stations-service. En fait, elles se trouvent sur le territoire de Rombach, le village luxembourgeois jouxtant Martelange et avec lequel il forme un continuum bâti.

Le 21 août 1967, Martelange est le théâtre d'une terrible catastrophe qui fait 22 morts et 47 blessés. Un semi-remorque immatriculé en France, en provenance des Pays-Bas via Bastogne, rate son virage et verse sur le pont de la Sûre. La cargaison de 47 000 litres de GPL explose et provoque plusieurs incendies ravageant une dizaine de maisons.

De 1830 à 1947, Martelange fut un des hauts lieux de l'industrie de l'ardoise qui a aujourd'hui totalement disparu.

### **Du Moulin Kuborn à la Maion du Parc**

En 1908, Albert Kuborn, alors bourgmestre de Martelange, achète le Moulin. Il ajoute à la meunerie, huilerie et scierie existantes, une turbine pour la production d'électricité. Au début, le courant éclaire le moulin. Petit à petit, les propriétaires modernisent l'installation pour, en 1942, alimenter tout le village en courant alternatif.

En 2001, la commune achète le moulin et le bâtiment accueille, après une très belle restauration, les services de l'administration communale, et aussi la vitrine et l'équipe technique du Parc naturel Haute-Sûre Forêt Anlier.

Performance énergétique, une nouvelle roue y génère de l'électricité.

### **Le Parc Naturel de la Haute-Sûre et de la forêt d'Anlier**

Le Parc Naturel de la Haute-Sûre et de la forêt d'Anlier vise à protéger ce territoire rural, en harmonie avec les besoins de la population et de son économie essentiellement rurale.

Il veut intégrer le patrimoine naturel avec les activités économiques locales. Le tourisme vert en est la parfaite illustration : les itinéraires pédestres permettent un développement touristique harmonieux en corrélation avec les objectifs du Parc. Au Pays de la Haute-Sûre, l'homme et la nature vivent en symbiose. Dans le Parc, un grand nombre de sites sont d'un intérêt capital pour bon nombre d'espèces de la faune et de la flore rares ou menacées.

Le Parc, vaste territoire de 72.000 hectares, vise également à sensibiliser ses citoyens à la connaissance et à la protection de son environnement.

Le paysage est très diversifié. Au nord, le vaste plateau agricole de Libramont-Bastogne contraste avec le bassin de la Sûre et ses vallées, coupant cette plaine d'altitude.

La forêt d'Anlier est englobée dans le Parc Naturel de la Haute Sûre. Ce vaste massif forestier est une frontière naturelle couvrant la crête de séparation des bassins du Rhin et de la Meuse. La forêt est dominée par les feuillus, principalement des hêtres, des chênes rouvres et pédoncu-

lés, des charmes et des érables sycomores. Ce vaste massif forestier est le refuge d'une faune variée. Sous le couvert végétal, les grands mammifères comme le cerf, le chevreuil ou le sanglier disposent d'un vaste territoire : les risques de consanguinité sont faibles. L'avifaune se plaît également dans ce vaste massif forestier. Citons les différents pics, la buse, l'épervier, le milan, la chouette hulotte, le geai, le gobemouche ou le troglodyte. L'un de ces oiseaux est un des plus redoutables chasseurs de la forêt : l'autour des palombes.



D'après Parc naturel Haute-Sûre Forêt d'Anlier. 20 ans, Martelange, 2021.

## QRC 12 - Pour en savoir plus sur la vallée de la Rulles

La Rulles prend sa source au cœur de la forêt d'Anlier et constitue l'affluent le plus important de la Haute Semois. Rivière aux deux visages, la Rulles fait son chemin dans une vallée encaissée, boisée, et inhabitée jusqu'à Habay-la-Neuve et ensuite dans une vallée large, inondable, agricole et habitée jusqu'à son confluent avec la Semois.

Les eaux de cette rivière ardennaise, jusqu'à Habay, tout comme celles de ses nombreux affluents, sont vives et bien aérées et correspondent à la zone à truites. Elles sont d'une qualité exceptionnelle, les traces de pollution y étant quasiment nulles, ce qui s'explique par le fait qu'aucune partie du bassin n'est ni habitée ni cultivée. Le fond de la vallée est occupé par des prairies de fauche abandonnées fort intéressantes, mais dont certaines ont été malheureusement enrésinées. On y rencontre une remarquable diversité d'associations végétales, par exemple la lande à nard, le bas marais à trèfle d'eau et comaret, la cariçaie à laiche vésiculeuse, etc.

Notons l'importance historique de cette rivière qui a servi de moteur aux différentes industries métallurgiques et énergétiques situées sur ses berges dès le 16<sup>e</sup> siècle.

D'après <http://biodiversite.wallonie.be>.



Dans la vallée, entre Martelange et Habay.

## QRC 13 - Pour en savoir plus sur les forges en Ardenne

### Les forges du Pont d'Oye, du Châtelet, de Bologne et de la Trapperie

Ce n'est pas un hasard si, au 16<sup>e</sup> siècle, des industriels se sont intéressés à la vallée de la Rulles. Deux facteurs prépondérants les attiraient en ces lieux : l'eau et la forêt. La Rulles au débit rapide et la vallée très large par endroit étaient un emplacement idéal pour installer des usines mues par l'énergie hydraulique. La forêt toute proche fournissait le bois, transformé en charbon de bois, nécessaire à la fabrication du fer. Cinq usines furent établies en peu de temps et à quelques kilomètres de distance formant ainsi un pôle industriel qui rayonna pendant plus de deux siècles et qui est à l'origine du développement des deux Habay et de la vallée tout entière.

Les grands lacs et étangs qui s'enchaînent jusqu'à la Trapperie sont en fait des réservoirs artificiels créés de toutes pièces afin de réguler le cours de la rivière qui fut donc canalisée, son lit initial étant modifié pour répondre aux besoins de l'industrie.

Le minerai traité était extrait en Lorraine belge et française. Pour ce transport, des centaines de voituriers étaient nécessaires. La tradition populaire rapporte d'ailleurs que c'est une famille de voituriers habaysiens, les Gaumets, qui donna son nom à la région. Les routes qu'ils empruntaient ont conservé la trace de cette activité : « Vouye des Crasses », « Rue des Mineurs », « Chemin du Charbon ».

C'est durant le milieu du 19<sup>e</sup> siècle que les usines commencèrent à décliner pour fermer quelques années plus tard. On peut imputer ce déclin à de nombreux facteurs : une exploitation intensive de la forêt, une hausse des prix de revient de la fonte, une mauvaise conjoncture économique ou un coût de transport devenu trop élevé. Des reconversions ont été réalisées : une papèterie au Pont-d'Oye ; à Bologne et au Châtelet, une scierie et à la Trapperie, une école d'agriculture et une fabrique de pointes.

### À quoi sert une forge ?

Le but d'une forge est la production de fonte. Comme le fer n'existe pas à l'état pur dans la nature, mais seulement sous formes dérivées (généralement des oxydes) au sein de minerai plus ou moins riche, il faut traiter ce dernier pour obtenir de l'acier. La première étape de la transformation du minerai consiste à le chauffer jusqu'à des températures telles qu'il se liquéfie, sous forme de fonte. La seconde étape de la transformation consiste à travailler la fonte pour en faire de l'acier.

### Comment faire ?

Pour porter le minerai aux fortes températures exigées par le processus, il faut utiliser un fourneau. Les premiers exemplaires (il y a plus de 2000 ans) étaient de simples trous dans le sol. Chinois et Japonais, au début du premier millénaire après J.-C., développèrent le processus en construisant des fourneaux dont la hauteur contribuait à l'obtention d'une température plus haute. En Europe, cette technologie se développa vers le 13<sup>e</sup> siècle pour se généraliser vers le 15<sup>e</sup> au départ de la mise au point à Namur d'un procédé d'affinage efficace appelé « la méthode wallonne ».

### Avec quoi ?

Bien sûr, il faut du minerai. Il en existait en quantité dans la région d'Athus-Halanzy, la « minette ». Sa teneur en fer d'environ 30 % la place dans les minerais pauvres en fer, mais le gisement lorrain est un des plus vastes du monde. Avant l'utilisation du minerai, il doit être concassé et broyé pour assurer une introduction plus régulière dans le fourneau. D'autre part, pour chauffer ce minerai, il faut du combustible en quantité, et donc disponible sur place. Avant le 19<sup>e</sup> siècle, le bois est la source d'énergie thermique de base ; une fois coupé, il est transformé en charbon de bois pour être séché et concentré. Les forêts ont payé un lourd tribut à cette industrie, jusqu'à ce que l'extraction du charbon présente une meilleure alternative.

Enfin, comme le maréchal-ferrant qui doit actionner un soufflet pour attiser les flammes, une force mécanique importante doit être disponible pour créer un courant d'air propre à oxygéner le combustible et à obtenir la température nécessaire. La force hydraulique d'une rivière a pu assurer ce rôle, jusqu'à ce que l'électricité prenne le relai.

### Où ?

L'endroit idéal doit donc à cette époque d'abord être proche de la Lorraine, être situé dans une grande forêt et le long d'un cours d'eau au débit suffisant. Habay-la-Neuve en est manifestement un.

### Comment ça marche ?

Le fourneau est chargé par le dessus (le gueulard) de charbon de bois et de minerai en couches alternées. Des tuyères situées au bas du fourneau envoient de l'air chaud à travers l'ensemble. Le minerai chauffé et au contact du charbon de bois se sature en carbone, se transformant ainsi en fonte, plus facile à fondre que le fer.

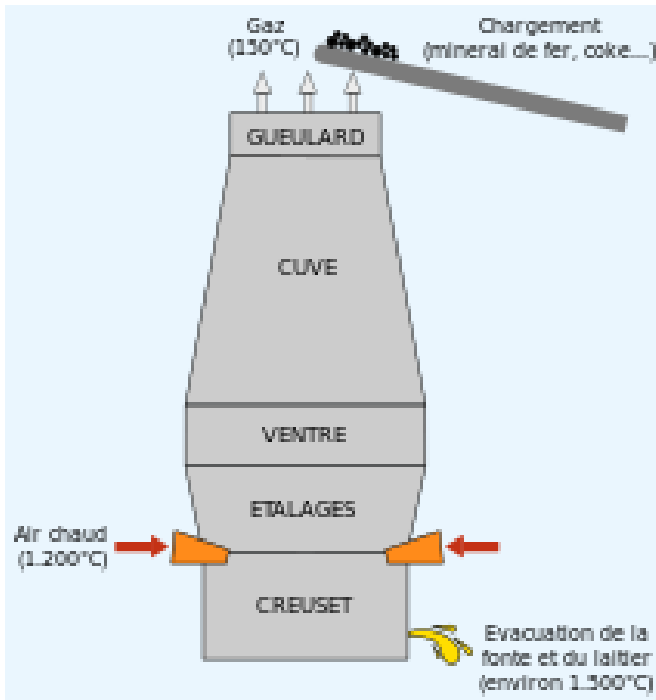


Schéma de fourneau  
© Wikipedia.

La fonte liquéfiée descend dans le creuset. Un autre liquide, appelé le laitier, est également recueilli, résultat de la combustion des scories, pour lequel de nombreuses utilisations existent (ciment, engrais, etc.) Ces deux liquides de densités différentes ne se mélangent pas et sont séparés lors de l'évacuation. Là se termine le rôle de la forge.

La fonte sera ensuite décarburée dans un autre foyer (l'affinerie ou renardière) et façonnée (au marteau mécanique) sous différentes formes : plaques, fils ou barres d'acier. La filière de la sidérurgie est ainsi lancée.

D'après [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org).



## QRC 14 - Pour en savoir plus sur la marquise du Pont d'Oye et sa légende

La forêt d'Anlier est une terre de légendes. Le «Parc naturel Haute-Sûre Forêt d'Anlier» en a publié plusieurs et en a reproduit sur des panneaux de belle facture : le randonneur en rencontrera quelques-uns. Avec l'autorisation du «Parc», voici celle de

### La Marquise du Pont d'Oye

En l'an 1742, Christophe-Charles du Bost Moulin hérita du marquisat du Pont d'Oye à la mort du marquis, son oncle, qui lui légua en même temps que son titre une immense fortune. Le domaine comprenait des terres, des bois, le château, mais aussi des fermes, des droits de justice, les usines du Pont d'Oye et une dizaine de forges et de fourneaux.

Pour que son bonheur soit complet, il ne manquait au nouveau marquis qu'une épouse. L'année même, il se marie avec la belle Louise-Thérèse de Lambertye, fille d'un grand officier des armées de Louis XIV. La jeune marquise âgée de dix-sept ans était ravissante, autant que fantasque et dépen-sière. Elle adorait s'amuser et dilapider sa fortune en mille couteuses folies. Elle aimait donner dans son château de brillantes réceptions, des banquets somptueux, des bals masqués et autres parties fines durant des nuits entières dans le château illuminé. Les diners s'achevaient souvent en orgies et la grande salle de bal aurait connu maintes scènes de débauche. Un musicien rapportait avoir vu de la tribune de l'orchestre, par un trou dans la lourde tapisserie qui dérobait à sa vue l'éblouissante salle de bal, les couples d'invités dansant des farandoles et des pastourelles paillardes. Au milieu des danseurs et des danseuses entièrement dévêtus, le Diable en personne se contorsionnait en riant aux éclats... La marquise n'arrêtait pas là ses couteuses lubies. Elle adorait tant faire étalage de luxe, qu'elle faisait ferrer ses chevaux avec des clous en or, et quand elle sortait à cheval, des villageois la suivaient à distance espérant ramasser un clou de sabot perdu par sa monture.

Au bout de vingt ans, la fortune des marquis du Pont d'Oye fut épuisée. Il fallut vendre le château et les usines. Le marquis reçut asile chez un curé de paroisse, et la marquise dut s'installer avec sa fille dans une humble maison du village. Cette vie misérable la rendit folle, on la voyait errer, hagarde, aux alentours du château. Par une froide nuit d'hiver, alors qu'elle voulait se réchauffer près des fourneaux d'une forge, un domestique la surprit, et ne la reconnaissant pas, la chassa. Alors la marquise, désespérée, se glissa dans l'écurie et se laissa tomber sur un lit de paille. C'est là qu'on la découvrit au petit matin, mourante.

Aujourd'hui, dans le nouveau château rebâti sur les ruines de l'ancien, se trouve un portrait de la marquise, placé à l'endroit où la malheureuse rendit son dernier soupir.

Au bout de vingt ans, la fortune des marquis du Pont d'Oye fut épuisée. Il fallut vendre le château et les usines. Le marquis reçut asile chez un curé de paroisse, et la marquise dut s'installer avec sa fille dans une humble maison du village. Cette vie misérable la rendit folle, on la voyait errer, hagarde, aux alentours du château. Par une froide nuit d'hiver, alors qu'elle voulait se réchauffer près des fourneaux d'une forge, un domestique la surprit, et ne la reconnaissant pas, la chassa. Alors la marquise, désespérée, se glissa dans l'écurie et se laissa tomber sur un lit de paille. C'est là qu'on la découvrit au petit matin, mourante.

Aujourd'hui, dans le nouveau château, rebâti sur les ruines de l'ancien, se trouve un portrait de la marquise, placé à l'endroit où la malheureuse rendit son dernier soupir.



Souvenir de la marquise.

## QRC 15 - Pour en savoir plus sur Maurice Grevisse

Maurice Grevisse est né à Rulles (village voisin de Marbehan) le 7 octobre 1895.

Par tradition familiale, il est pressenti pour reprendre la forge paternelle. Mais très vite, il affirme sa volonté de devenir instituteur. Il entre à l'école normale de Carlsbourg, où il reçoit son diplôme d'instituteur en 1915. Il s'inscrit ensuite à l'école normale de Malonne et devient régent littéraire. Il occupe ensuite un poste de professeur de français à l'École des pupilles de l'armée de Marneffe. Durant cette période, il apprend seul le latin et le grec. Tout en poursuivant sa carrière, il suit des cours de philologie classique à l'Université de Liège. En 1925, il reçoit le titre de « docteur en philologie classique ». Il devient en 1927 professeur à l'École royale des cadets à Namur.

Instituteur, puis professeur, il se rend compte que les grammaires existantes ne répondent pas au besoin de son enseignement, il reprend ses annotations en un nouveau concept qu'il intitule *Le Bon Usage*.

De nombreux éditeurs de renom refusent son manuscrit, c'est finalement un modeste éditeur de Gembloux qui le publie en 1936. La maison Duculot était lancée, et le succès de l'ouvrage ne s'est jamais démenti même pendant la Seconde Guerre. André Gide citera *Le Bon Usage* comme la meilleure grammaire de langue française à son époque. Le lexicographe Paul Robert émettra un autre avis superlatif en 1980 : *Le Bon Usage* est « la meilleure grammaire de la langue française ». Très complète (1600 pages), elle comprend de nombreux exemples et contrexemples tirés de la littérature francophone de toutes les époques, ainsi que de la presse, et fait figure de référence pour tous les professionnels du français, en particulier les écrivains, les correcteurs et les enseignants. Plusieurs distinctions viendront ponctuer une carrière admirable, comme le prix De Keyn de l'Académie royale de Belgique en 1939 et la médaille d'or de l'Académie française en 1946. Maurice Grevisse a été nommé officier de la Légion d'honneur en 1971. De 1967 à sa mort en 1980, il a siégé au Conseil international de la langue française. L'Institut Jules Destrée à la suite d'un vote émis par des personnalités politiques et académiques l'a classé parmi les « Cent Wallons » du siècle.

Maurice Grevisse disparaît le 4 juillet 1980 à La Louvière après avoir confié les rênes du *Bon Usage* à son gendre, André Goosse, professeur à l'UCL.

Poussez la porte de la gare de Marbehan, baptisée « Gare Maurice Grevisse ». La décoration de la salle des guichets est agréablement et intelligemment dédiée à son illustre concitoyen.



## QRC 16 - Pour en savoir plus sur les lavoirs

Beaucoup de communes possèdent un lavoir, la machine à laver de nos ancêtres. C'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle nos lavandières n'étaient pas gâtées : elles pataugeaient dans les rivières ou aux abords des sources, transformant berges et prés en fange boueuse. Elles partageaient en outre ces lieux avec les bêtes qui venaient s'y abreuver. La propreté du linge était loin d'être garantie tandis que la saponaire (plante faisant office de savon) se répandait dans les eaux que le bétail devait boire. La construction des lavoirs a donc eu principalement un but sanitaire : séparer l'eau de lessive de l'eau de consommation, séparer le bétail du lieu de lavage (on trouve toujours un abreuvoir à proximité d'un lavoir) et rendre ces sites plus propres eux-mêmes.

Les lavandières lavaient leur linge chez elles et venaient au lavoir le battre et le rincer. On devine le rôle social que ce lieu de rencontre a pu jouer dans la vie de la commune.

Pourtant, l'opposition des hommes, peu concernés par ce travail, fut réelle : à leurs yeux d'autres travaux auraient pu être exécutés avec l'argent consacré à la construction d'un lavoir. Opposition sans succès, heureusement pour nos aïeules.

En d'autres régions, le lavoir eut une retombée économique importante. La réputation de l'eau de la Semois, par exemple, fit que les nobles de Sedan faisaient laver leur linge par les habitants de la vallée, ce qui constituait une rentrée financière non négligeable dans cette contrée aux maigres ressources économiques.

Le lavoir (1885) et l'abreuvoir de Nolinfaing furent utilisés jusqu'en 1970 environ : la distribution d'eau dans le village ne date que des années 1960 !

L'intérêt principal du lavoir de Nolinfaing est dû à l'ensemble que forment le lavoir proprement dit, l'abreuvoir à proximité et la source couverte qui pourvoit à l'alimentation de toute installation.



Le lavoir et l'abreuvoir de Nolinfaing.

## QRC 17 - Pour en savoir plus sur Marloie

Une âme vouée au train : Marloie n'aurait sans doute été qu'un village comme un autre si, en 1858, pour des raisons techniques et d'économie, la Grande Compagnie du Luxembourg n'avait pas délaissé Marche. Quand, plus tard, Marche put bénéficier d'un arrêt sur la nouvelle ligne Pousseur-Marloie, ce fut encore Marloie qui en bénéficia aussi, puisque devenu la jonction de deux destinations. La place y étant abondante, on y installa en plus une gare de fret avec de nombreuses voies pour la formation des trains. La Société des Chemins de fer Vicinaux y créa un dépôt de trams (devenus plus tard des bus) pour desservir deux lignes : une vers Bastogne, l'autre vers Melreux.

Les voyageurs de toute une région, mais aussi les marchandises convergèrent vers ce point de correspondance. Héritier de cette position favorable, le groupe Fruytier y a installé son unité de découpe des résineux. Les installations réparties aujourd'hui dans plusieurs pays traitent des quantités astronomiques de bois résineux, en contrôlant toute la filière, depuis l'abattage jusqu'au produit fini. Certes, une flotte de plusieurs dizaines (voire centaines) de camions assure le transport et a remplacé pour une bonne part le train, mais il n'en reste pas moins vrai que, pour Marloie et ses environs, il s'agit là d'un pôle économique de toute première importance.

La présence de la gare allait attirer sur le village les foudres de la guerre. En 1944, en effet, le 21 mai, les alliés bombardèrent un train allemand transportant des quantités importantes de TNT. La gare vola en éclat, mais, plus dramatiquement, 41 tués (dont 3 allemands) et une centaine de blessés payèrent un lourd tribut à cette œuvre destructrice.

Et si vous avez un peu de temps avant de reprendre votre train, faites encore fonctionner vos gambettes pour aller jeter un coup d'œil à la « Vieille Cense », cette belle ferme restaurée par la Commune de Marche qui l'a acquise. Juste un peu plus loin, l'église anima en son temps bien des discussions. Son allure résolument moderne lors de sa construction, dans les années 70, était loin de faire l'unanimité !